

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 29

Artikel: Le sentier détourné : [suite]
Autor: Collas, Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183835>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Envoi de M. Smith,
préparateur de pièces anatomiques en cire.

Jersey (possessions anglaises).

Si vous avez connu M. X..., le riche commerçant du quartier du Temple, vous le reconnaîtrez certainement.

Voici ce qui s'est passé :

Le neveu de M. X. avait eu l'ingénieuse idée de se rendre chez un célèbre embaumeur et s'était entendu avec celui-ci pour faire transporter son oncle à Jersey.

Quelques jours après, une caisse quittait le port de Saint-Hallier sur un navire se rendant à Philadelphie et cette caisse contenait le corps de M. X... qui, du haut des cieux, sa demeure, pouvait voir son vœu s'accomplir.

On nous affirme que des offres très sérieuses ont été faites par l'agent du musée Tussaud au gardien de la section des envois de l'île de Jersey pour l'achat de ce chef-d'œuvre. Espérons que le neveu ne sera pas assez dénaturé pour accepter ces offres et laisser figurer son malheureux oncle dans la salle de M^{me} Tussaud entre Cartouche et Abdul-Aziz.

(Echo de Paris.)

LE SENTIER DÉTOURNÉ

III

La jeune fille fit un geste de dénégation; elle était triste, découragée; ce préambule et l'accent dont il était prononcé n'étaient pas de nature à lui donner de l'espoir; elle était pâle, une douleur profonde se lisait dans ses yeux. La tante Toinette avait déposé son tricot sur ses genoux et les regards fixés sur sa nièce, prit l'attitude d'un juge qui va rendre un arrêt rigoureux.

« Ecoute-moi donc, dit-elle, et excuse-moi si je commence par te parler de ma très-intéressante personne, c'est une nécessité de ma démonstration.

— A seize ans j'étais jolie, on me l'a dit souvent, et je n'éprouvai aucune difficulté à le croire. J'avais de beaux cheveux comme toi, des yeux vifs et accusant un individualité très tranchée, à laquelle il ne répugnait nullement de ne demander conseil qu'à elle-même; chaque trait du visage considéré en lui-même, l'ensemble de la physiologie portaient témoignage d'un caractère rebelle à l'influence d'autrui, très amoureux de son indépendance, absolument comme pour toi. J'étais un enfant gâté.

— La s'arrêta la ressemblance, ma tante.

— C'est vrai, mais je n'en ai pas fini avec les rapprochements; j'avais le cœur bon et généreux, j'étais incapable d'un détour.

— Comme moi, dit en souriant la jeune fille.

— Peut-être bien, mais la tête n'étant pas comme le cœur, elle ne valait pas cher, et l'on eût cherché loin pour en trouver une plus difficile à conduire. Si Gall l'eût soumise à son examen, il y eût trouvé le signe très développé de la ténacité et de cette préoccupation jalouse qui encourage à repousser la direction d'autrui.

Elle prit la main de sa nièce et la promena sur le crâne de celle-ci; elle s'arrêta à un endroit qui présentait une saillie ronde :

« Touche et dis-moi, reprit-elle, si l'on peut trouver une protubérance plus accentuée; on ne se figure pas quels effets tyraniques ces petites bosses exercent sur le cours de l'existence.

Je ne soupçonnais pas le symptôme révélateur et pour mon malheur, mon père n'était pas plus physiologiste que moi. Il avait un ami d'enfance qui était venu se fixer à Paris

en même temps que lui. Les deux familles étaient si étroitement unies qu'elles n'en formaient plus qu'une; elle demeurait dans la même rue et se voyaient tous les jours; peines et joies tout étaient commun entre elles, et il n'y avait pas une partie de plaisir pour les Vinot sans que les Croysat y fussent associés. Comme si la nature s'était mise de la partie pour resserrer les liens de cette intimité, l'un des amis avait une fille, l'autre un garçon. Félix Croysat était mon aîné de quelques années.

Je ne sais qui eut le premier l'idée de nous marier, elle vint probablement en même temps à l'esprit de tout le monde, comme la chose la plus naturelle, la conclusion n'était pas douteuse, c'était comme si le maire y avait passé.

On nous disait : Antoinette quand tu seras la femme de Félix, Félix, quand tu épouseras Antoinette.

Les projets allaient leur train, on s'occupait d'avance du trousseau de la mariée, on se demandait où le nouveau ménage établirait son nid. A chacun de nous on chantait des éloges de l'autre et, s'ils étaient un peu exagérés, ils n'étaient pas menteurs: à tout prendre, nous valions notre prix, et nous pouvions former un couple très présentable. On entonnait le cantique des cantiques sur cette union qui laissait entrevoir tant de promesses. Nos connaissances mêlaient leurs voix au concert de cet hosannah. Je devais remercier la Providence, j'avais sous la main l'époux qui me convenait; Félix devait se trouver bien heureux, une bonne fée avait présidé à sa naissance et enrichi son berceau d'un lot privilégié dans la loterie de la vie.

L'intention était bonne, les moyens qu'on employait déplorables. A force de vanter la limpidité d'une perle, on donne envie d'en découvrir les défauts et l'idéal qu'on nous présente est bien rarement celui que nous rêvons.

On n'avait pas compté sur l'esprit de contradiction et d'opposition qui était en moi. On avait oublié que nous sommes tous un peu comme ce paysan athénien qui se lassait d'entendre toujours vanter l'équité d'Aristide. Je pris en défiance les louanges qu'on prodiguait au fiancé qui m'était prédestiné, j'éprouvai le besoin de les contrôler; on traçait de lui un portrait merveilleux, je m'armai d'une loupe pour chercher ses imperfections et je fis bientôt une foule de découvertes qui me laissèrent sous une profonde impression de désenchantement.

On exaltait sa franchise, je trouvai qu'il manquait de réserve; on citait de lui des traits de générosité et de délicatesse, je trouvai qu'il avait l'attendrissement trop facile et inclinait vers les affections banales. Dans quelques circonstances il donna des preuves d'un vrai courage, je le trouvai follement téméraire, il avait en lui la confiance que donnent l'énergie et l'amour du travail, il me sembla présomptueux. Il avait l'humeur gaie et se prêtait de bonne grâce à une joie expansive, à mes yeux il riait trop bruyamment, manquait de tact et de mesure; toujours propre et bien mis, il avait l'horreur de la fatuité, je l'aurais voulu plus recherché dans sa toilette; je regardais l'envers de chacune de ses qualités; je portais une analyse subtile dans l'examen de son physique aussi bien que de son moral; il était blond, je découvris que j'aimais mieux la couleur brune; son teint révélait la santé, je me pris d'un goût tout nouveau pour les visages pâles. Il n'y eut pas un des traits de sa figure, pas un détail de sa personne qui trouvât grâce devant moi. J'étais comme une personne qui, à force d'examiner les ombres d'un tableau, cesse d'en voir les points lumineux. J'avais démolé pièce par pièce l'être accompli qu'on présentait à l'admiration de mes rêves, je me félicitai d'être aussi clairvoyant et d'avoir échappé au piège qu'on tendait à mon bonheur.

« Félix, dis-je un jour à mon fiancé, j'ai pour toi beaucoup d'affection et d'estime.

— J'en ai autant à ton service, Antoinette, répondit-il.

— Mais je me suis demandé si nous sommes bien faits l'un pour l'autre: j'en doute.

— C'est comme moi.

(A suivre.)

L. MONNET.